

# BataVILLE

**Symbole d'une réussite éclatante après la guerre, la cité ouvrière des chaussures Bata, en Moselle était un "rêve" d'harmonie. L'usine a fermé ses portes en 2001.**



Depuis plus de 15 ans, il est 13h42 à Bataville.

La grosse horloge qui domine l'entrée de l'usine de chaussures Bata s'est figée au moment précis où l'entreprise a définitivement fermé ses portes, le 21 décembre 2001. Pendant soixante-dix ans, des milliers d'ouvriers se sont pressés devant ses grilles, le matin à 7 heures, le soir à 16 heures, bruyants, rigolards, pas peu fiers de fabriquer les chaussures Bata, vendues bon marché dans le monde entier. Mais, ce jour-là, les quelque huit cents salariés licenciés se sont étreints, ont tenté de sécher leurs larmes. Bataville, c'était fini.

Dans les années Thomas Bata, l'ambitieux fondateur tchèque de la marque de chaussures, choisit le domaine d'Hellocourt pour implanter sa première usine à l'étranger. Un site bucolique du côté de Lagarde, à une cinquantaine de kilomètres de Nancy, bordé de jolis étangs et proche de la nationale 4, du canal de la Marne au Rhin et de la voie ferrée Paris-Strasbourg. Parfait pour y bâtir son rêve : une ville-usine isolée et autosuffisante, composée d'un centre de production à la pointe du progrès, d'une cité ouvrière tout confort et d'une communauté heureuse... et dévouée corps et âme à l'entreprise. L'opération, reproduite à l'identique au Canada, en Inde ou au Chili, où l'empire veut également étendre son emprise, relève presque de la mission évangélique. Il faut « *chausser l'humanité qui va pieds nus* ».

A Hellocourt, Thomas Bata puis son demi-frère rasant la forêt, assèchent les marais et commencent à construire « *une cité-jardin pleine de soleil, d'eau, de verdure rafraîchissante et de pureté* », à l'opposé des cités ouvrières polluées et miséreuses qui ont poussé lors de la révolution industrielle. Ici, les quartiers d'habitation sont clairement séparés du centre de production. Les bâtiments d'usine s'inspirent de l'architecture Bauhaus : sans fioritures, fonctionnels, lumineux et symétriquement ordonnés autour d'une large allée centrale. Les logements sont équipés de salles de bains et de chauffage central – un luxe ! – et les magasins d'alimentation, ravitaillés par une ferme toute proche, vendent lait, viande, pain, légumes... Le Corbusier, emballé par « *la société*

*humaine harmonieuse* » que tente de fonder l'entreprise tchèque, propose des plans pour une ville de trente mille habitants. Son ambitieux projet n'est pas retenu. Bata préfère confier le chantier à un architecte maison. Pour ce coin rural de Lorraine, c'est l'arrivée éclatante de la modernité.



Mais le site n'est pas totalement abandonné. En 2008, Ghislain Gad est arrivé dans le coin, un peu par hasard. Ce fonctionnaire nonchalant – carrure massive mais manières prévenantes – recherche une vieille baraque à retaper le week-end. Après une visite décevante, il aperçoit les élégantes bâtisses en brique rouge de l'usine. Intrigué, il s'approche et entre dans l'ancienne cantine. « *Ça m'a fait quelque chose* », dit-il pudiquement. Malgré les tags au mur, le plancher pourri et le plafond qui goutte, c'est le coup de foudre. Ghislain rachète les 4 500 mètres carrés du bâtiment, s'y installe avec sa compagne et se met en disponibilité pour rénover seul les vestiges de ce monde disparu. Une folie. « *La mine où travaillait mon père a été rasée après sa fermeture, explique-t-il dans la cuisine qu'il a aménagée dans un ancien bureau. C'est comme effacer la mémoire, je ne voulais pas que cela se reproduise ici.* » Six mois plus tard, il rachète un deuxième bâtiment encore plus grand, qui abritait les services administratifs, le centre de formation interne et le bureau du directeur...

Que faire d'un tel bijou ? Le nouveau propriétaire fourmille d'idées. Et si l'usine désaffectée devenait un musée, à l'image de l'ancienne verrerie de Meisenthal que Ghislain aime visiter dans les Vosges ? Une résidence d'artistes ? Un laboratoire consacré au design et à l'innovation ? Un studio de cinéma ? Tout semble possible dans ces grands plateaux inondés de lumière... et c'est d'ailleurs peut-être le problème. Car Ghislain a du mal à trancher : les premières années, il accueille quelques artistes, héberge des passionnés d'architecture, dont un « *magistrat bruxellois fan de lieux désuets* », et noue des relations avec des professeurs d'art de la région, qui plongent leurs élèves dans l'histoire de Bata. Mais aucun projet pérenne n'émerge. La démesure du site, son isolement et les travaux à prévoir font peur. Le profil atypique de Ghislain, qui n'a comme bagage que ses rêves, aussi. « *Peut-être que je m'y suis mal pris, concède-t-il. Un peu comme quelqu'un qui va se noyer et qui tape un peu partout. Mais les pouvoirs publics sont tellement lents ! Moi, j'ai besoin que Bata revive rapidement. J'y ai investi tout mon argent.* »

Septembre 2011, l'espoir revient, enfin.

Avec d'anciens salariés de l'usine, Ghislain organise une visite guidée pour les Journées du patrimoine. Il attend quelques centaines de curieux, ils sont en fait près d'un millier. La presse locale titre : « *La nouvelle vie de Bataville* » ! Un an plus tard, nouvelle victoire : le parc naturel régional de Lorraine intègre l'usine dans un programme culturel mis en place par la Fondation de France – l'occasion de multiplier les contacts avec les politiques locaux. Désormais secrétaire du conseil de développement du pays de Sarrebourg, Ghislain redouble d'efforts. Il ouvre l'ancienne fabrique à un collectif artistique et invite une architecte des Bâtiments de France, qui parvient à inscrire une partie du site aux Monuments historiques. La renaissance est proche.

L'arrivée de Margaux Milhade, la jeune architecte de Nantes, marque l'ultime étape. Appelée par Ghislain Gad, les élus et le parc régional pour concevoir la reconversion des lieux. L'université foraine s'installe en septembre 2015 pour explorer la cité Bata, habiter, regarder, rencontrer, écouter, arpenter, récolter les avis, les envies, manger un morceau, expérimenter ensemble, ici et là, mettre en chantier, essayer, brasser les possibles, révéler les pistes.



Après un an de permanence à Bataville, l'Université foraine sur le départ se réjouit de voir tant d'énergies se mobiliser pour emmener le lieu vers une nouvelle page de son histoire. L'édition d'un plan guide (disponible ci dessous) n'est pas une fin, ce n'est que l'ébauche de quelque chose qui se construira sur le temps long, mais qui doit aussi commencer sans attendre, et qui aura besoin de tous pour réussir à retisser le commun indispensable à un projet global. Une conciergerie, dotée d'un interlocuteur identifié et neutre, s'installe dès aujourd'hui sur le site pour accueillir, orienter, faciliter les mises en contact et créations de liens, et préfigurer les modalités d'occupation des locaux de Bataville. C'est Michel Thomas, habitant de la cité Bata, qui prend ainsi temporairement le relais du travail initié par l'Université foraine. Pour toute demande, projet, question, remarque, envie, il faudra désormais s'adresser à l'adresse [conciergerie.bataville@gmail.com](mailto:conciergerie.bataville@gmail.com).

Espérons qu'une nouvelle utopie collective pourra émerger dans ce coin perdu de Lorraine, et que la grosse horloge de l'usine passera enfin à 13h43.

*(Extrait de "la ville des pas perdus" du magazine TELERAMA)*

